

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

155

treizième année

novembre 1966

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	38 F	19 F
Etranger	50 F	25 F

Abonnement de soutien : 1 an : 45 F — Etranger : 60 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 3,50 F

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 38, rue de La Fourche, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1966 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1966. N° 405 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

TREIZIÈME ANNÉE PRIN NOVEMBRE 1966

SOMMAIRE

- De quelques principes, par ANDRÉ BAUDRY 489
- D'un amour obéissant, par MAURICE BERCY 496
- Propos d'un vétéran (*fin*), par ANDRÉ NYRAX 501
- Vers la victoire en Angleterre, par MARC DANIEL .. 506
- Nouvelles d'Italie, par MAURIZIO BELLOTTI 509
- A propos de l'hermaphrodisme,
par GÉRARD MEZIERES 519
- Les exilés, par ROGER FOUCHER 523
- Du côté de chez Anatole France,
par JACQUES FREVILLE 527
- Margaritha... in eternum..., de RAPHAËLLE SORIANA. 488
- LIVRES :
- Lettres d'Oscar Wilde* 530

MARGARITHA... IN ETERNUM...

Voici déjà bien des années
Semblait s'être brisé le fil
Qui reliait nos destinées...
Mon bel amour, t'en souvient-il?

Trois fois, tant que tu vins en France,
Et par les lieux les plus divers
Le Destin nous mit en présence :
Deux atomes dans l'univers.

Tu fus pour moi plus qu'une femme,
Tu étais fille du Soleil
Dont tes cheveux captaient la flamme,
Casques de cuivre et de vermeil.

Pour fuir notre climat trop sombre
Tu rêvais d'horizons lointains,
Tu partis, me laissant dans l'ombre...
Bonheur perdu... soleil éteint...

Comme il faut bien aimer pour vivre
J'ai poursuivi d'autres amours,
Chanté d'autres cheveux de cuivre
D'autres yeux — azur ou velours.

Mais à travers tant d'aventures,
Tant de larmes, tant de douleurs,
Je recherchais la créature
Dont l'image habitait mon cœur.

L'être incertain et androgyne
— Ephèbe ou femme, ange ou démon,
Forme humaine, essence divine —
Jailli du cerveau de Platon.

Alors s'éclaircit le mystère :
C'était toi mon autre moitié
C'est pourquoi mon être sur terre
Reste à jamais dépareillé...

(suite p. 505)

DE QUELQUES PRINCIPES

par ANDRÉ BAUDRY.

Récemment un livre consacré à l'homophilie a beaucoup cité *Arcadie*.

Je ne suis pas sans savoir ce qui se dit ici et là sur *Arcadie*.

Le service de presse que nous assurons, régulièrement, à nombre de personnalités françaises et étrangères, provoque parfois des réactions.

On m'écrit. On me fait part de restrictions, de désapprobations... quelquefois aussi, d'encouragements.

Tenter de répondre à quelques-unes de ces critiques, c'est aussi répondre à quelques homophiles, arcadiens ou non, qui ont oublié ces principes qui conduisent l'action d'*Arcadie* depuis treize ans, ou qui ne les ont jamais bien connus, ce qui provoque aussi chez eux : étonnement, réserve, voire condamnation.

Faut-il dire, au départ, qu'*Arcadie* est libre. Elle n'est soutenue, encouragée que par un certain nombre d'homophiles, à travers le monde.

A sa création, en 1954, comme aujourd'hui, aucun groupe d'intérêts ne l'appuie. Aucun mécène ne l'a jamais aidée de ses deniers... Aucun personnage important, de quelque corps constitué que ce soit, ne lui a facilité ses pas. Aucun marchandage, cela fut déjà dit et redit, avec force, ne l'immunise contre les pouvoirs publics. *Arcadie* est indépendante.

Le signataire de ces lignes qui l'a conçue, qui l'a créée, qui la dirige encore à sa guise, avec l'aide d'une petite équipe de dévoués et compétents collaborateurs, n'a jamais rien demandé pour être assuré de sa survie et de sa pérennité. C'est, on le comprendra, notre force et notre faiblesse.

Arcadie n'a aucun moyen financier particulier, que ce que les abonnements lui donnent. La publicité ne peut la soutenir ou l'enrichir comme c'est le cas pour la presse qui se plaint pourtant de ses innombrables difficultés. (C'est ainsi

qu'elle ne veut pas de publicité à la télévision, car elle ne survivrait pas.) Cette « pauvreté » ne lui a jamais permis de rétribuer ses collaborateurs, hommages leur soient rendus, mais c'est ainsi aussi qu'elle ne peut toucher un certain nombre de « noms » qui oseraient venir parfois au milieu de nous contre une rétribution substantielle.

Venons-en donc à quelques principes directeurs qui conduisent notre action.

Arcadie est-elle objective?

Nos ennemis ont tendance à dire que nous tirons la couverture à nous. Que nous rendons hommage à ce qui va dans le sens de nos idées, de nos préférences, de nos droits, de nos exigences.

Je pense que pas un journal de tendance, pas une revue « spécialisée », n'agissent autrement.

Le même fait politique, social, économique, culturel n'est pas placé sous le même angle selon qu'on en lit le commentaire dans *Le Monde*, le *Figaro*, la *Croix*, *Combat* ou *l'Humanité*.

Deux revues médicales, deux revues philosophiques, deux revues théologiques n'ont pas la même façon de rendre compte de la même technique opératoire ou du même produit pharmaceutique, de la philosophie de Jacques Maritain et de celle de Jean-Paul Sartre, des condamnations de ce cardinal Ottaviani...

On ne dira pourtant pas obligatoirement que ces organes manquent d'objectivité. Mais, en *Arcadie*, où nous agissons de la même façon, où, dans l'ensemble tous les collaborateurs scientifiques, philosophes, littéraires, montrent toujours beaucoup de circonspection, on nous accuse de n'être pas honnêtes intellectuellement.

Nous avons bien sûr nos idées, nos théories, nos expériences — et qu'on nous permette tout de même de dire que nous connaissons mieux tous les types d'homophiles que tous les psychanalystes, moralistes, sociologues réunis —, mais nos « intellectuels », « nos chercheurs », nos « débroussailliers » agissent comme tous leurs collègues, avec la même prudence, la même honnêteté.

Il n'est pas vrai de dire qu'*Arcadie* tronque des textes, les sort de leurs contextes, les interprète à sa guise, sans se soucier de logique, de méthodologie.

Et lorsque nous affirmons un fait, si l'erreur s'est glissée,

nous sommes toujours prêts à rectifier. Et en tout cas nous acceptons la discussion.

Nous avons souvent dit en cette revue, avec plus de modestie que nombre de médecins et de moralistes, nos doutes, nos ignorances, nos tâtonnements, le point de nos recherches, puisque aussi bien, ce problème homophile est loin d'être résolu comme le feraient volontiers croire des intellectuels qui se soucient plus de leur gloire, de leur respectabilité, de leur petite morale bourgeoise officielle et personnelle, que de science, que de vérité, que d'humanisme.

Ainsi, concernant l'origine de l'homophilie, son « essence », son apparition, son développement, avons-nous toujours conclu avec des points d'interrogation, même si la plume de certains collaborateurs s'est laissée aller à une certaine fougue.

Les recherches et les premiers résultats des études entreprises par un groupe de savants de l'Université Stanford aux Etats-Unis, et demain, sans aucun doute, combien d'autres encore, nous incitent nous, à quelque mesure, à quelque pondération, que, je le répète, n'ont pas, bien souvent, des hommes que l'on appelle « savants », qui, dans leur haine de l'aspect concret de l'homophilie, prétendent tout connaître.

Qui manque alors d'objectivité?

Mais j'ai bien peur que ce soit un dialogue de sourds... dans le contexte actuel, surtout en France, où tout ce qui touche aux mœurs, et à l'homophilie en particulier, est couvert du superbe manteau de l'hypocrisie.

**

Arcadie fait-elle du prosélytisme?

Je rirais bientôt de cette remarque.

Puisque l'une de nos théories est qu'on ne devient pas homophile total, absolu, corps et âme, un prosélytisme de notre part serait la contradiction de ce que nous croyons... et de ce que nous croirons, jusqu'au jour où la science montrera le contraire. (Cette théorie a autant de preuves que les théories adverses, que nos censeurs le reconnaissent, puisqu'alors ils sont dans le même doute que nous.)

Jamais Arcadie n'a fait, n'a voulu faire, et ne tentera de faire du prosélytisme.

Nous ne cherchons nullement à augmenter le pourcentage des homophiles dans la vie, la nature — très sage — se contente d'un pourcentage toujours identique, notre « minorité » ne cherche nullement à devenir « majorité ».

C'est d'un ridicule absolu. C'est surtout une arme vraiment trop facile pour ceux qui vomissent spontanément l'homophilie que de nous accuser, et que de vouloir porter la vindicte publique contre nous parce que... vulgaires créateurs et ramasseurs d'homosexuels.

La lecture d'*Arcadie*, la fréquentation du milieu homophile, ne modifieront pas la vie d'un homme.

Nous ne faisons pas de propagande. Nous ne faisons pas de publicité. Si l'homophilie a ses revues, ses clubs — et par extension, ses bars, son milieu — c'est pour rassembler les homophiles, les éduquer, les aider, leur permettre une vie plus épanouie, plus équilibrée, plus heureuse, dont la société la première profitera — et c'est pour tenter de montrer aux élites pensantes, à ceux qui veulent bien réfléchir et juger personnellement, ce que peut être l'homophilie dans ses profondeurs et dans ses actualisations.

Ce ne peut être, en aucun cas, jamais, pour dire : « Voyez, nous sommes plus que vous, nous connaissons des émotions supérieures aux vôtres, nous sommes des esthètes, des artistes, nos voluptés sont d'un autre ordre, rejoignez nos rangs, abandonnez femme et enfants, laissez-vous aller à l'égoïsme, au repli sur vous-même, au narcissisme, à la liberté d'agir seul et à votre guise... »

Jamais *Arcadie* n'a écrit ces choses. Et encore une fois, si, un jour, dans une nouvelle littéraire, là où il y a affabulation, rêve, mysticisme, élévation, un collaborateur de cette revue s'est laissé aller à de telles utopies, à de tels excès, à de telles contre-vérités, il n'engageait que ses héros et peut-être lui-même, si on veut, mais en aucun cas, je le certifie, la doctrine, les principes, la morale d'*Arcadie*.

Je n'évoque pas ici le cas des adolescents, qui fera l'objet d'un article prochain, et au sujet desquels on évoque plutôt que le prosélytisme, la contamination.

*
**

Arcadie et la loi civile.

Nous pouvons n'être pas d'accord avec certaines lois (et ordonnances, puisque c'est la nouvelle mode), mais nous

n'avons jamais incité qui que ce soit, dans les particularités homophiles, à les braver, à les détourner.

Quand, en 1960, un député U.N.R., du haut de la tribune de l'Assemblée Nationale, a fait voter le Parlement sur un amendement déclarant l'homosexualité fléau social, nous avons protesté.

Le Gouvernement aurait-il pris des mesures graves contre les homophiles? nous aurions protesté — en vain, certes, hélas — mais nous aurions tenté de rassembler les hommes encore épris de liberté, de lumière, de tolérance.

Devrait-il y avoir, demain, à Dieu ne plaise, une nouvelle offensive contre les homosexuels : nous nous lèverions pour protester et exiger le droit à la vie. Car il s'agit de vie, de la vie, dès l'instant où il s'agit d'aimer comme on veut, de disposer de son corps comme on veut.

Mais, à l'heure où la contraception elle-même fait des progrès dans l'esprit des hommes, grâce, en France, au courage, à l'intrépidité, et à la compétence du Dr Lagroua Weill-Hallé (1) ; au moment où l'Eglise elle-même étudie le problème de l'amour, de la liberté d'avoir ou n'avoir pas d'enfants, il serait aberrant qu'un esprit rétrograde vint demander la condamnation des homophiles.

Et c'est bien pourquoi nous aimerions voir l'âge de la liberté homosexuelle ramené à ce qu'il était avant-guerre, c'est-à-dire dix-huit ans.

Voyons le monde actuel... imaginons celui des années 1900... 1930... N'est-il pas extraordinaire que ce qui était permis il y a soixante ans, soit interdit en 1966?

Aucun moraliste, aucun pédagogue, aucun magistrat, ne peut se fermer les yeux à ce point. Les règles de morale qui existaient à l'époque ont bien fléchi, la jeunesse, presque sans contrainte, vit à sa façon, sans que parents, éducateurs, églises, pouvoirs publics, puissent agir avec efficacité.

Mais l'homophile de dix-huit ans — et qui niera qu'à cet âge il sait ses impulsions, ses tendances, ses besoins, ses limites, ses responsabilités (on les lui accorde d'ailleurs généreusement sur le plan pénal!)... (et pour aller à la guerre!) n'a pas le droit d'aimer et d'être aimé.

Il a le droit ou de transgresser la loi et de ne pas se faire prendre. Il a surtout le droit épouvantable de se replier sur

(1) Dr Lagroua Weill-Hallé : « La contraception au service de l'amour ». Commentaires sur la sexualité par le Dr Valensin, préface du Dr Soubiran. Ed. Guy de Monceau.

lui-même, de préparer des dépressions nerveuses, de venir grossir la clientèle de MM. les psychanalystes, de rater ses examens, sa vie, oui, sa vie.

Mais la bonne vieille morale qui se nourrit d'hypocrisie est sauve. Battez tambours!

Et pourtant, respectueux à ce point des lois, nous ne dirons pas ici, à cet adolescent de tout risquer.

Mais comme nous voudrions voir, en ce pays, comme en d'autres, mêmes voisins, une poignée d'hommes, courageux, lucides, honnêtes, ici des journalistes, là des sociologues, et pourquoi pas des magistrats et des éducateurs, se lever ensemble pour demander qu'enfin, toutes ces choses soient étudiées, revues, à la lumière de notre temps..., à la lumière d'« une morale pour notre temps ».

*
**

Devrait ici apparaître le titre : *La morale homophile*.

Mais c'est un sujet si important et si grave que je le réserve pour un prochain éditorial.

Que déjà donc l'on sache bien que si nous revendiquons ces *droits*, nous savons très bien que nous avons des devoirs, et c'est l'une des missions d'*Arcadie* de les dire, de les préciser, de les faire admettre des homophiles.

La nécessité d'*Arcadie* est certaine.

Tant qu'il y aura un adolescent qui se découvrira homophile sans pouvoir le dire, sans pouvoir s'épanouir, sans pouvoir vivre, sans pouvoir en connaître la morale et les rites, nous devons lutter.

Tant qu'il y aura un homophile qui risquera la désapprobation, la condamnation, la haine de ses parents, de sa famille, de son entourage, nous devons lutter.

Tant qu'il y aura un homophile, fonctionnaire ou non, qui risquera de perdre son emploi, son gagne-pain, son honorabilité, le jour où l'Etat-patron ou sa société apprendra sa vie privée, nous devons lutter.

Tant que des lois hypocrites distingueront les délits selon qu'on est hétérosexuel ou homosexuel, faciliteront le chantage, nous devons lutter.

Tant que l'homophile catholique sera ignoré de son Eglise, se verra refuser l'absolution, ne trouvera pas pour lui la même mansuétude que pour les autres pécheurs, nous devons lutter.

Tant qu'il y aura de par le monde des législateurs, des moralistes, des juges pour, sans même nous entendre, nous condamner et exiger contre nous des mesures d'interdiction, nous devons lutter.

Tant que nos amours seront déconsidérées, bafouées, objets des rires et des moqueries et des sarcasmes, nous devons lutter.

Tant qu'il y aura un homophile qui aura peur..., tant qu'il y aura un homophile souffrant dans son corps et dans son âme par cette immense incompréhension, tant qu'un homophile ne pourra pas prier en croyant en la miséricorde de son Dieu, tant qu'il y aura un homophile qui ne pourra pas dire, n'importe où, sans gloire certes, sans forfanterie, mais modestement, tranquillement, comme tel peut dire aujourd'hui : je suis communiste..., je suis catholique..., je suis anarchiste..., je suis juif..., je suis homophile..., tant que ces temps dureront, tant que l'hypocrisie et la méchanceté des hommes feront que ces temps se perpétueront et se renouvelleront, *Arcadie*, avec ses moyens de paix et de lumière, de réflexion et d'expérience, se devra de lutter pour voir ce jour naître sur la terre des hommes.

ANDRÉ BAUDRY.

RELIURES

1966-1967

La reliure : 14 F

D'UN AMOUR OBÉISSANT

par MAURICE BERCY.

« Je n'ai jamais *bramé* pour personne », avoue Gide à quatre-vingts ans dans « *Ainsi soit-il* »; et il explique qu'il s'est toujours très vite détaché, sans mal et sans drame, de ceux qu'il aurait voulu aimer, lorsque ceux-ci répondaient mal à ses avances. La simple crainte d'une possible rebuffade, ou mieux encore le simple sentiment de ne pouvoir éveiller chez eux la « gourmandise » nécessaire, suffisait à refroidir incontinent son désir et à le faire bientôt disparaître : « l'être que je pressens ne pouvoir émouvoir charnellement cesse aussitôt de m'émouvoir moi-même »; et il voit dans cette disposition de sa nature « un des secrets de (son) bonheur ».

J'avoue qu'on peut l'envier; renoncer ainsi à ce qu'on ne peut atteindre paraît la sagesse même, et l'infaillible moyen d'éviter les déboires et les pénibles souffrances des mal-aimés. La flamme s'éteint d'elle-même au moment où elle devient dangereuse : n'est-ce pas un miracle? Il serait vain je crois de regretter les grands orages de la passion dont cette grâce dispense ceux qu'elle favorise : que gagnons-nous à les connaître? Tout au plus une fausse grandeur de tragédie, qui en définitive ne rend l'âme ni plus belle ni plus généreuse. Voyez Phèdre. L'échec amoureux rapetisse le cœur et l'esprit plus souvent qu'il ne les élève, et s'il est des souffrances utiles (ce dont on peut d'ailleurs douter), celle-ci n'en fait point partie. C'est pourquoi nous avons tout à gagner à n'aimer, si nous le pouvons, que ceux qui à leur tour nous aimeront. Peut-être semble-t-il que j'enfonce ici une porte ouverte, mais je sais de quelles subtilités consolantes chacun cherche à se leurrer pour essayer de donner sens et valeur à ses malheurs, et combien il est difficile de ne pas se figurer qu'ils ont toujours quelque contrepartie, si faible soit-elle. « Je l'aime; il ne m'aime pas; j'en souffre atrocement... Oui mais que ma souffrance est

D'UN AMOUR OBÉISSANT

belle, et comme la passion malheureuse est bénie, si elle nous conduit vers les sommets! » Ce ne sont là que ratiocinations impuissantes : car je sors toujours de l'aventure un peu plus vieilli et un peu moins sain que si mon désir avait été accueilli et mon amour comblé; et si j'avais su m'abstenir j'aurais fait l'économie d'un échec, et trouvé peut-être ailleurs ce que je cherche.

Pour toutes ces raisons l'étonnante faculté dont parle Gide me paraît précieuse entre toutes, et je me disais d'abord qu'elle ne pouvait être qu'un don du ciel accordé à quelques rares élus. Chez la plupart des gens en effet la résignation n'est pas si prompte, et ne se gagne qu'au prix de longs efforts, quand elle n'est pas tout simplement l'effet du temps, de la lassitude, de l'oubli ou des circonstances extérieures. Combien en ai-je vu s'obstiner contre l'évidence, et s'éprendre jusqu'à l'absurde d'être qui manifestement n'étaient pas faits pour eux! Le pouvoir d'éviter toujours et sans frais cette malheureuse obstination de l'amour me semblait donc le fait de natures particulièrement chanceuses, le résultat d'un équilibre rare et quasi miraculeux des humeurs, comme ce qui permet à certains de vivre cent dix ou cent vingt ans.

A présent ce genre d'explications ne me satisfait plus complètement, même s'il faut peut-être lui reconnaître une certaine vérité. Ce fatalisme me gêne parce qu'il invite à l'inaction. En réfléchissant sur mon propre cas (quelle occupation plus amusante?), il me semble que peu à peu j'évoque si bien que je pourrai bientôt reprendre à mon propre compte la remarque de Gide... Et si cette heureuse disposition n'était pas du tout une rareté? Pourquoi ne pourrions-nous pas la créer en chacun de nous, comme Gide, sans peut-être le savoir clairement, l'avait probablement fait lui-même?

**

Les médecins disent qu'il n'y a pas de maladie, qu'il n'y a que des malades; on pourrait en dire autant des amoureux et de l'amour, mot trop commode, qui mêle tout et finit par ne plus rien signifier. Chacun le vit à sa manière, personne ne le comprend de la même façon. En tous cas il ne vaut jamais que ce que vaut celui qui l'éprouve; les sots le vivent sottement et les sages sagement, quoiqu'on ait pu dire à ce sujet. S'il avait en dehors de nous une sorte d'existence

métaphysique et indépendante, comme la littérature nous a trop souvent appris à le croire, je n'imaginerais même pas cette possibilité d'*apprendre à choisir*, comme Gide, presque librement, ceux que nous aimerons. Mais il n'en va pas ainsi, sauf, précisément, pour ceux qui s'attardent à cette conception adolescente et romantique : agissant *comme si* l'amour était cette passion surnaturelle qu'ils imaginent, il leur arrive exactement ce qui leur arriverait si elle l'était vraiment, c'est-à-dire qu'ils la subissent comme une bénédiction ou une calamité et ne peuvent ni s'en défaire ni la choisir; rien d'étonnant à cela, puisque les effets suivent normalement les causes. Si je me crois timide j'agis comme *doit* agir un timide : et tous mes actes confirment donc ma croyance; si je me crois hardi, tous mes actes au contraire me prouveront que je le suis, puisqu'il suffit de se sentir sûr de soi pour agir avec sûreté; et si de même je m'imaginais en face de l'amour aussi impuissant que le cerf en face de la flèche qui vient de le percer, je *suis* vraiment ce condamné. Tout ici, peut-on dire, est pure création de l'esprit. La croyance que celui-ci nourrit engendre infailliblement des actes dont les effets confirment aussi infailliblement cette croyance; le cercle est fermé, il est vicieux, et je ne pense pas qu'on en puisse sortir aisément. Mieux vaut savoir l'utiliser : choisissons telle croyance qui nous inspirera des actes d'heureux effet; si je crois à la liberté et au bonheur, mes actes tendront à me rendre peut-être plus libre et plus heureux. Si je crois que l'amour m'obéit, peut-être le rendrai-je obéissant. Convenablement comprise l'auto-suggestion pourrait bien avoir quelque prise sur nos destins; il n'y a pas là le moindre tour de passe-passe.

Ainsi je me persuade que l'amour n'est pas un monstre indomptable, mais que prenant toute son origine en moi-même, il en dépend. Il est formé à mon image; il est le reflet de l'être qui m'a été donné, et plus encore de celui que je me suis fait; de mes goûts innés et de circonstances plus fortes que moi, mais aussi et surtout de mon passé et de mes expériences, de la façon dont je les ai vécus et surmontés, de mes réflexions, de toute ma « philosophie », de la manière dont je pense le monde et moi-même. Dès lors je ne m'étonne plus beaucoup, lorsque l'être tout entier s'est lentement, profondément imprégné de certaines pensées et d'un certain art de vivre, que la passion n'ait plus la moindre prise sur lui. C'est spontanément et presque sans y penser que cet être éloigne les tentations qui l'entraî-

neraient à souffrir. Il s'est à proprement parler *incorporé* cette sagesse, qui peu à peu semble être passée dans son sang et dans ses muscles. Elle est entrée dans sa nature; presque tout entière acquise, elle lui est cependant devenue naturelle. Ici comme partout, le miracle est en réalité l'effet d'un patient travail quotidien.

*
**

Essayant de comparer les manières, parfois très différentes et parfois très semblables, dont se vivent les amours homosexuels et les autres, je me demande si certains caractères propres aux premiers ne sont pas des éléments favorables à cette liberté de choix dont je viens de parler. La situation de l'homophile l'oblige en effet à adopter des habitudes mentales qui pourraient favoriser cette liberté. Quand il commence à éprouver un sentiment pour quelqu'un dont il ignore les goûts et qui risque de n'avoir pour les siens que répugnance et mépris, il lui faut avant toute autre chose prévoir l'échec; d'où l'hésitation, la prudence, la patience, qui quelquefois finissent par lasser le désir lui-même. S'il aimait une femme il pourrait assez aisément, ouvertement en somme, chercher à « reconnaître le terrain », et en tirer des conclusions, favorables ou décevantes. Il ne peut faire au contraire ce travail de reconnaissance qu'avec d'innombrables précautions, avec la lenteur et les procédés de l'escargot qui rentre ses cornes au moindre contact et disparaît dans sa coquille à la plus petite alarme. Cette habitude ne peut manquer à la longue de créer une sorte d'instinct de prudence et de réserve qui, me semble-t-il, est bien capable de l'aider à empêcher les éclosions dangereuses de la passion. J'ai tendance à croire que celle-ci a tôt fait de mourir quand tout espoir lui est enlevé. Certes on n'apprend pas du jour au lendemain à deviner presque au premier abord ceux qui n'auront jamais pour nous que de l'indifférence. Rien n'est plus difficile que de se débarrasser des fausses espérances, c'est-à-dire d'être vraiment lucide. Mais si vous y parvenez vous ne resterez plus amoureux longtemps de ceux qui ne pourraient vous apporter que déboires et souffrances. Or il se peut que les conditions habituelles dans lesquelles se trouve placé l'homophile, les difficultés auxquelles il se heurte, le contraignent à un peu plus de lucidité que d'autres. De sorte que, s'il n'est pas exceptionnellement sot ou têtu, ce renoncement presque instinctif

dont parle Gide et cette faculté de modifier ses désirs selon l'accueil qu'autrui peut leur faire, doivent être assez rapidement à sa portée.

*
**

Sagesse de vieillard qui s'effraie de tout et qui n'ose courir aucun risque? Libre à ceux qui aiment souffrir de le croire. Il faut en vérité convenir que le bonheur est parfois fait d'abstention, ou tout au moins que celle-ci lui laisse souvent la voie libre en empêchant le malheur. On me répondra que l'amour se moque de toutes ces petites prudenances et qu'il n'est pas fait pour les pleutres et les impuissants. C'est qu'on ne m'aura peut-être pas bien compris. J'essaie seulement de ne pas me mettre inutilement dans la situation aussi ridicule que souffrante de l'amant méprisé, et je crois la chose possible. Il suffirait en somme d'appliquer la règle que Gide proposait déjà dans ses *« Nourritures terrestres »*. « Attends tout ce qui vient à toi, mais ne désire que ce qui vient à toi. » Ce n'est pas si facile d'ailleurs, surtout quand on a l'impression qu'il ne viendra rien... Mais on évitera bien des drames inutiles. On aura aussi la satisfaction de pouvoir fièrement reprendre à son compte, en y changeant un simple mot, les paroles assez étonnantes que voici, et qui sont de Montesquieu : « J'ai été dans ma jeunesse assez heureux pour m'attacher à des femmes que j'ai cru qui m'aimaient; dès que j'ai cessé de le croire je m'en suis détaché soudain. » Si quelqu'un vous dit que vous n'êtes qu'une vieille branche desséchée par la vie, laissez-le dire. Ce n'est pas d'aujourd'hui que ceux qui n'ont pas la force d'être sages s'en consolent en s'appliquant à croire que la sagesse n'est faite que de faiblesse.

MAURICE BERCY.

PROPOS D'UN VÉTÉRAN

par ANDRÉ NYRAX.

3^e partie et fin (1).

Passons à un propos moins sévère, sur un sujet qui, j'imagine, ne laisse personne indifférent. Récemment, l'un d'entre vous m'a fait l'honneur de me demander ce que je pensais de la fidélité, redoutant sans doute d'interroger sur ce point notre austère Directeur. Question bien délicate qui mériterait, si on voulait l'examiner sous toutes ses faces, si j'ose dire, d'y consacrer une soirée entière. Je serais tenté de répondre que la rigueur des principes doit s'accompagner, dans la pratique, d'une certaine souplesse dans l'appréciation des faits. Je l'entends de la fidélité sexuelle, et sur ce terrain aussi, on sait bien que d'innombrables hétérosexuels, y compris quelques hommes mariés, s'accordent de fréquentes libertés. Ne soyons pas trop intransigeants : tout n'est que cas d'espèce. Certes, d'aucuns vont m'attaquer et me dire : « Vous en parlez à votre aise, « vous que l'âge conduit à l'abstinence! ». Bien d'accord, mais je ne parle qu'en mon nom personnel, et un vétérán a bien le droit de manifester l'indulgence d'un grand-père et d'appliquer certain proverbe anglais qui dit : En vieillissant, faites comme la lavande : adoucissez-vous...

Je pense donc qu'une accidentelle école buissonnière, qui porte d'ailleurs en elle-même, parfois, sa propre sanction, n'est pas à blâmer systématiquement. Nous pourrions revenir ici à La Fontaine et transposer facilement la délicieuse fable *« Les deux pigeons »* en une anecdote arcadienne. Vous l'avez remarqué, le poète n'a pas dit un pigeon et une pigeonne, mais deux pigeons. Or donc, « deux pigeons « s'aimaient d'amour tendre ». Mais leur union est déjà ancienne, il y a plusieurs années qu'ils vivent ensemble.

(1) Voir *Arcadie*, n° 153-154.

Quelque lassitude, quelque irritation provoquée par une cohabitation permanente, et puis quelque désir d'évasion, de changement — (Louis XIV disait bien à son confesseur, qui lui reprochait ses liaisons diverses, à peu près ceci : « Mais mon Père, toujours le même rôti, on s'en lasse ! »). Quoi qu'il en soit, le plus décidé de nos deux pigeons dit à l'autre : « Voici les vacances, je pars seul, tout un « mois ». Son ami, bien que cette absence doive lui fournir l'occasion de s'évader de son côté, essaie de le retenir; il lui dit : « Mon frère n'a-t-il tout ce qu'il faut, bon souper, « bon gîte et le reste ? » ses tentatives restent vaines. Le premier part donc, et sans doute, car il est jeune et séduisant, a-t-il d'abord des aventures faciles, mais viennent les déboires; victime de blousons noirs qui le rossent de coups, le dépouillent de son argent et de ses papiers, nécessité peut-être de se rendre chez le médecin par suite d'un incident technique, et enfin :

« *Maudissant sa curiosité*
 « *Trainant l'aile et tirant le pié*
 « *Droit au logis s'en retourna*
 « *Demi-morte et demi-boîteuse*
 « *Que bien que mal il arriva*
 « *Sans autre aventure fâcheuse.* »

Et le fabuliste de conclure par ces vers si suggestifs :

« *Voilà nos gens rejoints*
 « *Et je laisse à juger*
 « *De combien de plaisirs ils payèrent leur peine.* »

Douce ivresse des retrouvailles, de la réconciliation, et source de joies plus vives encore. Vous voyez ainsi que tout n'est pas négatif dans les incartades amoureuses, même pour ceux qui ont uni leurs destinées...

Aussi bien La Fontaine lui-même (qui n'était pas homophile) était-il libéral en la matière. N'écrivit-il pas un jour à Saint-Evremond : « L'abstinence du plaisir est un « péché », opinion épicurienne bien courageuse en ce XVII^e siècle plus marqué de religiosité que de vraie foi, qui rejoint le *carpe diem* d'Horace, et le vers de Ronsard : « Cueillez dès à présent les roses de la vie ! ». Et si cette recherche du plaisir n'est pas absolument dans la ligne des stricts principes d'André Baudry, sans doute cet autre philosophe qu'est André-Claude Desmon trouverait-il dans sa dialectique assez de ressources pour la tolérer dans l'éthique arcadienne...

Là encore, les hétérosexuels nous donneraient si j'ose dire le ton. La Rochefoucauld, ce moraliste qui ne figure pas, que je sache, dans les archives particulières de Marc Daniel, n'écrivit-il pas : « La violence qu'on se fait pour « demeurer fidèle à ce que l'on aime ne vaut guère mieux « qu'une infidélité », ce qu'on peut traduire : si vous avez le désir de tromper votre ami, mais si vous ne le faites pas, vous êtes aussi coupable que si vous succombiez à la tentation. Alors, succombez, et qu'on n'en parle plus. Après tout ce n'est pas un crime, heureusement!...

Mais je n'ai visé que la fidélité sensuelle, non la fidélité du cœur. Et c'est celle-ci, je puis en parler, que nous devons cultiver, conserver. Des preuves de cette fidélité, j'en vois parmi vous ce soir. Certains, que je salue affectueusement, vivent unis depuis trente ans, d'autres depuis vingt-cinq ans, et j'en connais d'autres, en dehors d'*Arcadie*, un peu murés peut-être dans leur égoïsme à deux, mais tous ces couples donnent aux jeunes qui expriment si souvent le souhait d'une amitié durable, un exemple et un encouragement. Et c'est à eux que l'abbé Oraison a pensé quand il a écrit que dans les unions homophiles, il y avait souvent plus de durée et de solidité que dans les ménages ordinaires.

D'autres encore sont amis depuis sept, huit ou dix ans qui se sont connus ici même, d'autres qui peuvent se dire, évoquant aussi leur rencontre dans ce Club : « Nos doigts « se sont croisés, pour la première fois, lorsque tu es « passé, près de moi », et *Arcadie* se réjouit d'avoir été à l'origine de toutes ces amitiés.

Quant à ceux d'entre vous à qui leur âge, s'ils ont cinquante ans ou plus, paraîtrait interdire désormais tout espoir d'une amitié partagée, c'est encore *Arcadie* qui les assure qu'il n'est jamais trop tard pour entreprendre, sans cependant escompter la réussite, parce qu'en cas d'échec, les regrets seraient encore plus cruels. Attitude un peu mélancolique, mais non désespérée pourtant, et qui est celle de la La Fontaine — encore — et vous pensez que je ne varie guère dans le choix des auteurs, mais je prends mon bien où je le trouve. Justement, en conclusion de l'apologue des Deux Pigeons, il évoque avec émotion ses premières amours :

« *J'ai quelquefois aimé...* »

Puis il s'interroge :

« *Ah! si mon cœur pouvait encore se renflammer*

« *Ne sentirai-je plus le charme qui m'arrête*
 « *Ai-je passé le temps d'aimer ?* »

Or, lorsqu'il écrivit cette fable, il avait cinquante-sept ans. C'est-à-dire cet âge (un peu plus tôt, un peu plus tard, cela dépend) où s'accroît chaque jour ce déséquilibre de la chair qui répond de moins en moins et du cœur qui répond de plus en plus. Et son trouble laisse apparaître que ce cœur venait encore de s'émouvoir pour quelque gracieuse bergère, servante ou grande dame, car La Fontaine, aimable et éternel pique-assiette, était encore bien capable de s'éprendre de la duchesse qui lui assurait le vivre et le couvert. Et pourquoi n'imaginerions-nous pas que celle-ci ne se montra pas trop cruelle, et qu'il fut, une fois encore, heureux ? Optimisme ou chimère, chers contemporains qui m'écoutez, à vous de juger : il n'est pas impossible que vous soit réservée la grâce de vous émouvoir, quelque jour, et pourquoi pas ici même, d'un certain sourire, qui vous serait dédié...

Une fois de plus, reportons-nous à ce propos à l'exemple des grands hommes (les humbles connaissent les mêmes élans et les mêmes joies, mais aucune trace n'en reste dans l'histoire). Michel-Ange avait cinquante-sept ans lorsqu'il rencontra Tomaso Cavalieri, jeune et séduisant florentin dont il tomba éperdument amoureux. Amour partagé, qui inspira à ce génie d'admirables sonnets, mais dont la flamme ne se manifestait pas d'une manière exclusivement littéraire. Eh bien, lorsque Michel-Ange mourut, trente-deux ans plus tard, à quatre-vingt-neuf ans, ce fut Tomaso Cavalieri qui lui ferma les yeux !

Nous n'envisageons évidemment pas tous notre homophilie de même manière. Je tiens cependant ma conclusion pour valable pour nous tous, pour toutes les conditions sociales, quels que soient les dons que la nature nous ait accordés, plus ou moins généreusement, et malgré toutes nos imperfections, nos faiblesses, nos défauts. Telle que l'a énoncée André Baudry, dans sa lettre de fin d'année, et c'est bien là ma conviction absolue : presque chacun de nous a dans sa vie plusieurs fois l'occasion de réussir, et vous comprenez bien dans quel sens je l'entends, l'occasion de rencontrer celui qu'il attendait, celui qu'il espérait au fond de lui-même, et de s'en faire un ami, pour le plus longtemps qu'il se peut, à condition de sortir de son égoïsme et de ne pas penser qu'à lui seul, mais avant tout et toujours au bien de celui qu'il aime. Pour ce qui est des

aventures d'un soir, c'est autre chose, et bien sûr c'est plus facile, mais le plus souvent si décevant. A chacun selon ses préférences, et aussi selon sa bonne volonté.

Mais puisque le grand dessein d'*Arcadie* reste, comme je vous le disais en commençant, de vous voir mieux adapté à votre nature homophile, et plus heureux tout au long de votre existence, un vétéran se borne à vous dire : « Vivez « donc, soit dans le souvenir, dénué d'amertume, de vos « amours passées, soit dans la joie et l'équilibre de vos « amitiés présentes, ou encore, si vous êtes seul, dans « l'espoir tenace de proches matins ensoleillés par une « tendresse réciproque, en un mot, consolez-vous donc « d'être homophile, et, surtout, dans cette Maison qui nous « est si chère, réjouissez-vous d'être Arcadien ».

ANDRÉ NYRAX.

MARGARITHA... IN ETERNUM...

(suite de la page 488)

Nul ne pouvait prendre ta place
Je baigne encor dans ton « aura »
Ce lien, ni le temps, ni l'espace,
Ni la mort ne le dissoudra.

C'est peut-être vers l'empyrée
A défaut du monde réel,
Que nos deux âmes libérées
Se rejoindront en l'éternel.

Au long des jours sans espérance,
Comme au cours des nuits sans sommeil,
C'est encore à toi que je pense,
A toi, ô fille du Soleil!

RAPHAËLLE SORIANA.

VERS LA VICTOIRE EN ANGLETERRE

par MARC DANIEL.

L'histoire de la réforme de la loi anti-homosexuelle anglaise sera, décidément, fertile en épisodes et en péripéties.

On se rappelle que, sous la précédente législature (à faible majorité travailliste) la Chambre des Lords avait, en octobre 1965, émis un vote favorable au changement de loi, sur l'initiative de Lord Arran; et que, le 11 février dernier, la Chambre des Communes adoptait la même position par 164 voix contre 107, sur proposition du député Berkeley (1).

Malheureusement, la dissolution de la Chambre des Communes, et les élections générales d'avril, avaient tout remis en question.

Etant donné que l'opinion publique anglaise a manifesté de façon non équivoque son désir de voir supprimer la loi actuelle (sondage d'opinion du *Daily Mail*, mai 1965), et que le ministre de l'Intérieur, M. Jenkins, est personnellement favorable à la réforme, on aurait pu croire que le Gouvernement de M. Wilson prendrait l'affaire à sa charge et présenterait de lui-même au Parlement le projet de nouvelle loi.

Il n'en a rien été. Et nombreux ont été les commentateurs britanniques pour regretter ce manque de courage du Premier Ministre, qui a agi, en cette circonstance, comme s'il n'estimait pas que la chose ait eu grande importance.

Mais, à défaut du Gouvernement, il s'est trouvé, tant aux Lords qu'aux Communes, des gens courageux pour faire le nécessaire. Et le résultat a dépassé les espérances les plus optimistes.

A la Chambre des Lords, c'est à nouveau Lord Arran qui s'est fait l'avocat de la bonne cause, le 10 mai. Résultat du vote : 70 voix pour, 29 voix contre. Lord Kilmuir, leader des opposants, n'avait rien trouvé de mieux à répondre à ceux qui parlaient du chantage auquel sont soumis les

(1) *Arcadie*, n° 148 (avril 1966).

homosexuels anglais : « Ils n'ont qu'à ne pas être homosexuels ! » Avec des arguments de cette force, il faut avouer que la tâche des amis de Lord Arran était facile !

Mais la bataille essentielle devait être livrée à la Chambre des Communes, et l'abstention gouvernementale rendait la chose problématique. L'emploi du temps des députés est en effet extrêmement chargé, et seul un vote sans équivoque pouvait contraindre le Premier Ministre à inscrire la réforme de la loi sur l'homosexualité à l'ordre du jour.

C'est M. Leo Abse, le dynamique député de Pontypool, qui, une fois de plus, a pris l'initiative. Il a déposé un projet de loi reprenant les termes du Rapport Wolfenden, et le débat a eu lieu à Westminster le 5 juillet.

Il avait été précédé, dans la presse, de plusieurs articles et éditoriaux qui, presque tous, déploraient la passivité gouvernementale dans un domaine aussi grave, et s'étonnaient que, neuf ans après la publication du Rapport Wolfenden, la loi soit toujours inchangée. Il y a là, de toute évidence, une situation paradoxale dont les Anglais sont de plus en plus conscients.

Comme lors du débat de février à la précédente Chambre, c'est Sir Cyril Osborne qui s'est fait l'avocat, passionné, du maintien de la législation actuelle. Instruit peut-être par son échec de février, ou sentant qu'il jouait ses dernières chances, il s'est montré particulièrement véhément et brutal dans sa condamnation de l'homosexualité. Les termes de « vice dégoûtant », de « monstruosité morale », retentissaient sous les plafonds vénérables de Westminster. Et soudain, l'incroyable s'est produit : la Chambre tout entière, Speaker en tête, s'est laissée aller à l'hilarité ! Il faut lire l'austère compte rendu des débats — le « Hansard » — pour en croire ses yeux : une vraie séance du Parlement français ! Qu'on en juge par cet extrait :

— Sir Cyril Osborne : *La loi proposée par M. Abse constituerait une approbation parlementaire et officielle de cette révoltante forme d'immoralité. Moi, j'affirme que ceux qui prétendent qu'il y a un million d'homosexuels en Angleterre n'ont aucun droit de dire cela. Je ne le crois pas. Notre pays n'est pas si pourri que cela. C'est une diffamation envers notre pays que de prétendre une chose pareille. D'ailleurs, si le Parlement représente vraiment la nation, cela signifierait qu'il y a au moins 30 homosexuels parmi les députés ici présents !*

(Mouvements divers. Cris dans la salle : « Des noms! des noms! »)

Sir Cyril Osborne, continuant : *Ce n'est pas moi qui le dis, ce sont mes adversaires. Pour moi, je n'en crois rien. Il y a exactement vingt et un ans aujourd'hui que j'ai le grand honneur d'être député. Depuis cette époque j'ai eu le plaisir d'avoir des relations d'amitié avec des députés des deux partis...*

(Interruptions. Cris : « Oh! ». Le Président : « Messieurs, je vous rappelle à l'ordre! Laissez parler l'orateur! »)

Sir Cyril Osborne, continuant : *Ceux qui ont l'esprit mal tourné voient du mal partout. Ce que je veux dire, c'est que je n'ai jamais connu d'homosexuel dans cette Chambre. M. Abse veut-il nous dire combien d'homosexuels il a rencontrés ici depuis qu'il est député?*

(Interruptions dans la salle).

Admirable progrès! C'est maintenant — à Londres du moins — du puritain que l'on rit! C'est celui qui affirme sa haine de l'homosexualité qui déclenche la moquerie! N'est-il pas permis, après cela, d'espérer beaucoup de l'avenir?

Tout cette éloquence de Sir Cyril fut d'ailleurs en pure perte, à part la matière qu'elle fournit aux éditorialistes des journaux du lendemain. Le vote fut impitoyable pour les tenants de la loi actuelle : 244 voix pour le projet Abse, 100 voix contre. (Rappelons, à titre d'indication, les chiffres de février dernier : 164 voix pour, 100 voix contre).

Dans ces conditions, la mise du projet Abse à l'ordre du jour de la session parlementaire apparaît comme très probable. Les députés ont exprimé leur volonté de façon éclatante, et le Premier Ministre n'a aucune raison, semble-t-il, de ne pas leur donner satisfaction sur ce point. C'est le premier pas vers la victoire définitive qui, maintenant, ne semble plus douteuse.

MARC DANIEL.

NOUVELLES D'ITALIE

par MAURIZIO BELLOTTI.

CINEMA.

Parmi les films étrangers programmés en Italie ces derniers temps, nous avons relevé : *Tre individui, tanto odio* (titre imbécile pour une version de la pièce *Huis clos* de Sartre, par le metteur en scène argentin Ted Danielewski. On se rappelle qu'un des personnages du drame est une lesbienne que son amie a tuée); *Vagone letto per assassini* (*Compartment tueurs*), film policier français de Costa Gravas, où Jean-Louis Trintignant joue le rôle d'un vétérinaire qui préfère les représentants du sexe mâle; *Lord Jim*, de R. Brooks, avec Peter O'Toole (tiré du célèbre roman de Conrad; dans une scène on voit O'Toole caresser avec une ardente volupté le corps d'un jeune ami mort); *La collina del disonore* (*The Hill*, titre français *La colline des hommes perdus*), de Sean O'Connor, film sur la vie militaire où l'on voit un sergent amoureux d'un soldat et où abondent les notations homosexuelles particulièrement crues; *Gli Ammorosi* (*Les amoureux*), de May Zetterling, film suédois du genre « à scandale », à nombreux épisodes lesbiens; *Darling* (plusieurs allusions homophiles, comme dans *The Knack*).

Dans la production cinématographique italienne nous citerons : *Oggi, domani e dopodomani* (*Aujourd'hui, demain et après-demain*), film à sketches avec Marcello Mastroianni comme principal acteur. Dans un des sketches, le héros, fatigué de sa femme, décide de la vendre à un riche cheik, possesseur d'un harem; mais elle, plus maligne, prend les devants et le vend à un autre cheik, possesseur d'un harem... de garçons! — *Casanova 70*, toujours avec Mastroianni : on y voit un psychanalyste, interprété par E.M. Salerno, faire des propositions et des gestes très précis à son client... — *Mademoiselle de Maupin*, film de Mauro Bolognini, d'après le roman de Théophile Gautier, avec Catherine Spaak et Robert Hossein : on connaît le sujet, nettement lesbien, de

cette œuvre célèbre (1). — Enfin dans *L'Armata Brancaleone*, film de Mario Monicelli, avec Vittorio Gassmann, on a la surprise de voir un ermite du moyen âge qui a l'étrange habitude d'embrasser sur la bouche ceux qu'il entraîne à la Croisade en Terre-Sainte, ce qui nous vaut un stupéfiant premier plan de E.M. Salerno (l'ermite) bouche-à-bouche avec Gassmann. Sans parler de plaisanteries particulièrement crues sur le supplice du pal, auquel les Croisés sont condamnés par les Turcs.

LIVRES.

Comme d'habitude, les traductions de l'anglais tiendront la plus grande part de cette chronique.

N'insistons pas sur le livre de Painter, *Proust* (éd. Feltrinelli), déjà commenté dans *Arcadie* (n° 149).

Notons, par contre, de Colin Wilson, *Il diario sessuale di Gerard Sorme* (« Le journal sexuel de Gérard Sorme »), journal fictif d'un existentialiste, dont un des personnages mêle la magie noire à la sexologie et, dans la pratique, se montre un disciple enthousiaste d'Oscar Wilde et du marquis de Sade. Ed. Lerici.

Richard Yates, *Undici Solitudini* (« Onze solitudes »), éd. Bompiani. Ce sont onze histoires de solitude, de gens quelconques, murés dans leur existence à la fois monotone et troublée, au sein d'une société où l'on communique plus par habitude que par nécessité humaine. Le style de cette œuvre, aigu et réaliste, met bien en lumière les cauchemars vécus chaque jour au sein de la foule des solitaires. Comme beaucoup de ses compatriotes, cet écrivain américain est au meilleur de sa forme dans les récits courts.

Frank Harris, *La mia vita e i miei amori* (« Ma vie et mes amours »), éd. Longanesi. Frank Harris était bien connu comme coureur de jupons, et à ce titre il peut sembler étrange de le voir cité ici. Mais on se rappelle aussi que ce fut le meilleur ami d'Oscar Wilde, et le seul à lui rester fidèle quand tous les autres lui crachaient à la figure. Plusieurs personnages homosexuels figurent dans ce livre de Mémoires. Parmi eux, un dessinateur italien, nommé Carlo Pellegrini, qui travaillait au *Vanity Fair*, à propos duquel

(1) *Arcadie*, n° 38, p. 27.

Harris écrit : « Sa sincère confession de pédérastie, de cet amour qu'un homme peut éprouver pour les jeunes garçons et les adolescents, me fait réfléchir à la valeur de mon préjugé instinctif, ou plus exactement irrationnel, contre ces goûts. A la réflexion, j'ai été obligé de reconnaître que la pédérastie a été pratiquée ouvertement, sans encourir aucun opprobre, et même honorée comme une sorte de culte, par les Grecs les plus virils et les plus respectueux de la religion, notamment chez les Spartiates à l'apogée de leur civilisation, aux VII^e, VI^e et V^e siècles avant J.-C. Ce qu'un Eschyle, un Sophocle, un Platon ont considéré comme honorable ne devrait pas pouvoir être méprisé à la légère. A notre époque, cette sorte d'amour est condamnée uniquement parce qu'elle est stérile. Mais puisque les jeunes filles peuvent inspirer une passion noble, pourquoi n'en serait-il pas de même des jeunes gens ? »

Allen Ginzburg, *Juke-box all'idrogeno* (« Juke-box à l'hydrogène »), éd. Mondadori. Sous ce titre... atomique se se trouve réunie une abondante partie de la production poétique du célèbre « Beat » américain. On y trouve, entre autres choses, la confession fort claire des goûts homosexuels de l'auteur. Sans vouloir jouer les moralistes, nous pensons que ce livre n'est à conseiller qu'à des adultes, en raison de la crudité exceptionnelle des expressions et de la terminologie érotique.

William Burroughs, *La macchina morbida* (« La machine douce »), éd. Sugar. La « machine douce », pour l'auteur du *Festin nu*, c'est l'œil humain, soumis à de dangereuses sollicitations, qui, dans certains cas, peuvent conduire à la folie. Ce livre est pratiquement dépourvu d'intrigue. Burroughs, toxicomane expert, est le cartographe de territoires psychiques impraticables aux tenants de la littérature digestive, et, dans la pupille bouleversée du mystérieux narrateur, accumule avec une pureté rigoureuse les rapports homosexuels, le jargon des drogués, des fragments de rituels antiques, des citations érudites et des débris du monde moderne désormais dissous.

Moins nombreuses sont les traductions du français : *Le Poids des âmes*, de Bernard de Kerraoul (en italien : *Il Peso delle anime*, éd. Garzanti : cf. *Arcadie* n° 117, p. 428, et 150, p. 304) ; *Les Juifs*, de Roger Peyrefitte (en italien : *Gli Ebrei*, éd. Longanesi : cf. *Arcadie* n° 141, p. 403) ; *La Bâtarde*, de Violette Leduc (en italien : *La Bastarda*, éd. Feltrinelli : cf. *Arcadie* n° 138, p. 300).

Parmi les publications italiennes, il n'y a guère que trois titres à signaler.

De Goffredo Parise, *Il ragazzo morto e la cometa* (« Le garçon mort et la comète »), éd. Feltrinelli. C'est la réédition d'un ancien livre de Parise (1950), tout rempli d'amitiés particulières.

Chez l'éditeur Lerici, *Teatro Goliardo dell'Umanesimo*, déconcertant recueil de textes du théâtre goliard du xv^e siècle, dont on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, la gaieté, le modernisme, l'humour ou la liberté sexuelle, y compris dans le sens largement homosexuel.

Enfin un livre de Luca Ombrosi, *Vita dei Medici sodomiti* (« Vie des Médicis sodomites »), éd. Canesi : les vices, les molleses, les caprices et les amours de la luxueuse Cour de Florence.

CHRONIQUE.

Le philosophe de Pescara.

Plusieurs amis m'ont signalé une publication, éditée à Pescara à intervalles irréguliers et sous des titres perpétuellement différents, par un certain Enzo Martucci. C'est incontestablement une publication très anticonformiste, non dépourvue d'intérêt malgré l'anarchisme du directeur (et unique rédacteur), son admiration inconditionnelle pour Nietzsche et Stirner, son ton de Cassandre vipérine, et certaines de ses idées (par exemple, dans le numéro du 26 février : « Oh, pourquoi la troisième guerre mondiale n'éclate-t-elle pas, pour libérer le monde de la pourriture qui le souille? pourquoi l'esprit de Satan ne se déchaîne-t-il pas, pour réveiller les endormis et les exciter à se débarrasser du gréganisme, de la civilisation et de toute la vermine qui pullule sur la mangeaille et la chaleur de ce milieu artificiel et malsain? »).

L'anticonformisme de M. Martucci s'applique aussi au sexe. Prenons-en pour témoignage l'article intitulé « Liberté sexuelle », où, après avoir chanté un hymne à la polygamie et à l'amour libre, il écrit : « Aussi bien chez l'homme que chez la femme il existe, à côté de la tendance hétérosexuelle, la tendance homosexuelle. Chez certains, elle est développée et provoque l'accouplement (exclusif ou non) avec les êtres de même sexe. Chez d'autres, elle reste latente, mais peut croître et se manifester à un moment donné de l'existence

ou dans des circonstances particulières. Elle est présente chez nous tous et exprime l'inclination, que connaissent aussi les animaux, qui pousse l'homme à jouir de la femme, la femme à jouir de l'homme et l'homme à jouir de l'homme. Un sexologue surmené prétend que ma théorie est fautive parce que, selon lui, l'homosexualité est inconnue des primitifs et n'apparaît que dans les civilisations tardives, sous l'influence d'hommes vicieux et dégénérés.

« Ce soi-disant savant ignore que l'homosexualité est, depuis toujours, extrêmement fréquente dans les sociétés primitives. Les anthropologues Ford et Beach, au cours de leurs recherches sur 76 types de sociétés sauvages et semi-sauvages, ont découvert que l'homosexualité était considérée comme normale dans 49 d'entre elles, soit 64 %. Dans la tribu des Siwani, tous les hommes, et notamment les plus jeunes, s'abandonnent à la sodomie, et l'homme qui n'a pas indifféremment des rapports avec les femmes et avec les autres hommes est considéré comme anormal. Les Kiwai croient que la pratique de la pédérastie rend les jeunes mâles plus forts. Les Arandas de l'Australie ont pour femmes des jeunes garçons, et quand ils en sont lassés ils les renvoient et prennent une vraie femme.

« Burton soutient qu'à Rome et en Egypte les temples d'Isis étaient des centres reconnus d'homosexualité, et que des amours sodomitiques étaient courants entre prêtres en Mésopotamie, au Pérou, au Mexique, etc. En Crète le mariage entre hommes était autorisé, et dans la Grèce antique la pédérastie et le saphisme étaient libres et honorés comme des formes d'union qui, tout en donnant du plaisir à ceux qui les pratiquaient, ne risquaient pas de provoquer la surpopulation.

« Quant à l'opinion que seuls des hommes vicieux et dégénérés pratiqueraient l'homosexualité, il est aisé de répondre que non seulement elle compte comme adeptes des hommes civilisés, mais, à toutes les époques et dans tous les pays, surtout des hommes supérieurs. Presque tous les grands hommes ont été bisexuels. Merejkowski attribue le génie de Napoléon à sa bisexualité, prouvant combien la plénitude de la personnalité résulte de l'union de deux moitiés séparées, de deux oppositions. Kant a écrit que seuls la femme et l'homme unis forment le grand homme. Et Gandin observe que l'étincelle divine du génie s'allume seulement au contact de deux pôles : la cathode féminine et l'anode masculine. »

Un autre article de M. Martucci, intitulé « Tartufe », contient une intéressante réfutation de la théorie selon laquelle l'instinct sexuel n'aurait pas d'autre raison d'être que la reproduction de l'espèce, et toute manifestation érotique stérile serait par conséquent une dégénérescence. Voici ce qu'il écrit :

« La procréation n'est qu'une conséquence occasionnelle, et non le but unique, de la sexualité; celle-ci ne tend qu'à la satisfaction d'un besoin psycho-physique de l'individu. S'il n'en était pas ainsi on ne comprendrait pas la tendance aux actes érotiques qui, tout en donnant du plaisir, ne peuvent pas contribuer à la propagation de l'espèce, et on ne comprendrait pas pourquoi la nature ne nous inspire pas du dégoût pour ces actes, par exemple l'accouplement avec une femme enceinte ou les innombrables formes d'érotisme qui excluent la fécondation. On comprendrait encore moins que l'homosexualité soit si répandue dans la nature, au point d'être pratiquée non seulement par les hommes, mais par les mammifères, les oiseaux, les batraciens, les insectes et les arachnides, comme l'a démontré Karsch. Montaigne déjà écrivait que « Vénus n'est autre chose que le plaisir de décharger ses vases »; et Rignano a avancé l'hypothèse que l'instinct sexuel provient du besoin qu'a l'individu de maintenir stationnaire son état physiologique, en se libérant par l'acte sexuel de la corruption que produirait en lui la substance séminale vieillie et non expulsée.

« Freud et la psychanalyse soutiennent au contraire que la libido n'est pas la simple conséquence d'un besoin organique, mais la tendance psychophysique de notre nature à la jouissance, tendance qui débouche sur la reproduction après avoir passé par la satisfaction de divers besoins (stade oral, sado-pédérastique, œdipien, etc.) pendant que l'organisme ne produit pas encore de sperme. Mais, comme ces divers besoins subsistent après que la sexualité a atteint son point d'évolution finale, parce que la libido n'est pas localisée dans les organes sexuels, mais au contraire diffuse dans plusieurs parties du corps, nous en déduisons que l'érotisme est l'inclination innée de l'humanité au plaisir sous toutes ses formes. C'est pourquoi, si la sexualité ne vise à rien d'autre qu'à l'apaisement d'un désir individuel, la théorie de Schopenhauer est fautive, et la polygamie, la polyantrie, le lesbianisme, la pédérastie sont des manifestations naturelles et légitimes, puisque la femme et l'homme trouvent dans la variété des pratiques érotiques une jouissance

accrue et une plus grande satisfaction de leur besoin de plaisir.

« Ces observations sont suffisantes pour exclure de la façon la plus absolue qu'il s'agisse là de phénomènes dégénérescents puisque la dégénérescence, qui est tout autre chose, trouve son origine dans des altérations pathologiques endocrino-sympathiques et dans un déséquilibre hormonal, qui durent toute la vie et conduisent à une détérioration de la race.

« Le sentiment néophile existe en tout homme et reste latent, parfois sans qu'on en ait conscience, ou au contraire se manifeste selon les temps, les circonstances, les conventions sociales, la nature des individus — rebelles ou dociles aux règles du milieu où ils vivent. »

Tout cela n'est peut-être pas très neuf pour les lecteurs d'*Arcadie*, mais il n'est pas mauvais de le répéter. Il est juste de dire, malgré tout, que M. Martucci ne réussit pas toujours à trouver le point d'équilibre, par exemple lorsqu'il écrit que Caryl Chessman a été « assassiné » par sa seule perversion sexuelle, et qu'il commente : « L'auteur d'une perversion sexuelle, même s'il n'a pas tué sa victime, mérite la mort et l'enfer dans l'autre monde. La morale l'exige, et Dieu le veut. » Ou encore lorsqu'il se scandalise et attribue aux menées politiques de ses ennemis de ses ennemis de ses ennemis dénoncé pour outrage public à la pudeur après avoir amené des jeunes garçons dans un bois et avoir été volé par eux!

JOURNAUX ET HEBDOMADAIRES.

Le parafasciste *Specchio* continue à nous vouloir du mal. Il publie une nouvelle enquête, avec les titres habituels : « 2 000 homosexuels sont recensés par la police, mais ce n'est qu'un pourcentage infime du monde du vice. » Ou encore : « A Milan le milieu homosexuel favorise la criminalité, qui va jusqu'à l'assassinat. » Et cætera.

Un autre hebdomadaire, nommé *Cronache*, spécialisé dans les plus sordides aspects des faits divers, s'en mêle à son tour. Sous le titre dramatique « Le monde d'en face nous submerge », il rapporte un débat organisé à Naples en présence de personnalités médicales, juridiques, etc., avec photos et sous-titres à sensation du style le plus désuet et le plus hostile. Cependant, la conclusion de l'article n'est pas si mauvaise : « La leçon la plus importante de ce débat est

la recommandation de faire en sorte que les conditions de milieu, d'éducation et de culture qui provoquent l'homosexualité soient définies et éliminées. Là comme ailleurs, la meilleure thérapie n'est pas la répression, mais la prophylaxie sociale, l'œuvre d'amélioration humaine. »

Les périodiques sérieux sont si rares que l'on regrette de voir disparaître *Il Mondo*, que nous avons eu souvent l'occasion de citer ici pour son intelligent libéralisme. Voici quelques extraits des derniers numéros, qui présentent un intérêt pour nous :

G. Calogero, un des grands philosophes italiens, écrit, sous le titre *Le Palafitte*, des souvenirs de jeunesse, et entre autres ceci : « Je n'avais pas besoin de savoir beaucoup de grec pour comprendre que les éphèbes de Théra, au VII^e siècle avant Jésus-Christ, utilisaient les murs pour échanger des injures qui — en dépit de l'idéalisation ultérieure de la pédérastie par Platon — n'étaient pas très différentes de celles qu'on voyait naguère à Rome dans les vespasiennes rondes... En sortant d'une leçon sur les inscriptions du gymnase de Théra, je me prenais à imaginer quelle bonne fortune ç'aurait été pour un archéologue de retrouver une vespasienne antique, avec tous ses graffiti, sur l'agora d'Athènes... Il y aurait eu de quoi publier un gros volume in-quarto, avec des tables, et même de quoi gagner la célébrité et une chaire d'archéologie à l'Université!... »

Toujours dans *Il Mondo*, une amusante nouvelle de Gioachino Forte, intitulée *Il Cameriere*, met en scène une famille bourgeoise qui, après avoir employé un nombre considérable de femmes de chambre, se décide à essayer d'un valet. L'idée semble magnifique. Le domestique est excellent et tous les amis de la famille l'envient. Jusqu'à ce qu'un beau jour, le gendre vienne en visite et que le parfait domestique lui fasse des propositions... Le gendre se fâche et exige le départ du coupable. Consternation générale. Sommé de donner des explications, le gendre raconte l'affaire. Et le beau-père de s'exclamer : « Mais quelle exagération! Il t'a fait des propositions? Tu as bien fait de refuser. Je n'en discute pas. C'est un vice déplaisant. Mais tu aurais dû réfléchir... à notre époque, avec la crise des domestiques... avec un peu de tact... »

Toujours d'après *Il Mondo*, le célèbre cardinal Bea serait particulièrement mal vu des milieux de droite, à cause de

son œcuménisme et de son « immoralisme gidien ». Qu'est-ce à dire...?

Le *Corriere della Sera* a reçu une lettre d'un lecteur qui, tout en se proclamant libéral et démocrate, estime « scandaleux » qu'en Angleterre la loi condamnant l'homosexualité soit sur le point d'être abrogée. Réponse du *Corriere* : « La loi en question est celle en vertu de laquelle Oscar Wilde a été condamné à trois ans de travaux forcés, et dont le roi Guillaume le Roux a subi les rigueurs voici plus de huit siècles (2). Voici cinq ans un sous-secrétaire aux Affaires étrangères a été traduit devant les tribunaux. Il y a longtemps que l'opinion publique anglaise combat ce texte. On a parlé de l'abroger en 1861, en 1956, en 1960, en 1965 (3). Cette année, la discussion a été reprise après que le Premier Ministre Wilson eut reçu une pétition signée de 500 noms, parmi lesquels ceux de 18 évêques, et après une longue campagne menée par des éléments catholiques, anglicans, méthodistes, professeurs d'Université, médecins, psychologues, tous d'accord pour affirmer que la rigueur de la loi actuelle oblige à garder le secret beaucoup de malheureux qui, autrement, suivraient le traitement nécessaire pour se guérir de ce mal... »

(A propos de cette question, notons que *L'Espresso*, seul peut-être de tous les journaux d'Europe continentale, a publié le compte rendu intégral du débat de la Chambre des Communes en sa séance historique du 5 juillet 1966.)

Mais revenons-en au *Corriere della Sera*, qui a consacré un article au fondateur de la Rhodésie, Cecil Rhodes, sous la signature d'Indro Montanelli. Extrayons-en ces lignes significatives : « Rhodes était un puritain mécréant et vicieux. Un jour la reine Victoria lui demanda malicieusement pourquoi il ne s'était jamais marié. « Parce que je suis trop occupé à agrandir l'empire de Votre Majesté », répliqua-t-il. Mais ce n'était pas la vérité. Il ne s'était pas marié pour une autre raison, dont il ne faisait pas mystère. Sa vie était bouleversée par une « amitié romantique » (comme la nommaient les tartufes anglais de l'époque) pour son jeune secrétaire Neville Pickering, auquel il avait légué toute sa fabuleuse fortune. Quand il apprit qu'il était gravement malade en Angleterre, il abandonna toutes ses affaires pour

(2) Erreur historique notable! la loi en question ne date que de 1885 (Note du Traducteur).

(3) Même remarque.

accourir à son chevet et y perdit cinq milliards. La mort du jeune homme le jeta dans un abîme de désespoir et le conduisit au seuil du suicide. Et pourtant, bien qu'il détestât l'autre sexe et qu'il en évitât le contact, il fut à son tour la victime d'une femme, la princesse Radziwill, qui devient follement amoureuse de lui et le poursuit pendant des années dans l'espoir de le « racheter ». Le refus tenace de Rhodes transforma, à la fin, cet amour en haine, et provoqua une vague de calomnie et de chantage. Le tout se termina devant un tribunal, où la princesse fut condamnée à deux ans de prison et où Rhodes fit piètre figure. Il mourut alors qu'il n'avait pas encore 50 ans. Dans son testament il avait précisé qu'un seul homme pourrait reposer à côté de lui : Leander Starr Jameson, qui était le héros de la fameuse expédition anglaise contre les Boers du Transvaal et pour qui il avait éprouvé également une « amitié romantique ».

Pour terminer, nous citerons un fait assez ébouriffant, rapporté par un journaliste de *L'Espresso* d'un voyage en Chine. Comme il interrogeait une haute personnalité chinoise sur les questions sexuelles, ce journaliste eut la naïveté de demander : « Avez-vous des homosexuels dans votre pays? » Surprise du Chinois : « Excusez-moi, je ne comprends pas ce mot. » Le journaliste s'explique. Le Chinois rougit, s'étrangle d'indignation : « Mais non! peut-être ces choses-là existaient-elles dans l'ancienne société, mais maintenant nous n'avons même plus de mot pour les désigner! »

Décidément les miracles de Mao sont infinis!

MAURIZIO BELLOTTI.

QU'EN PENSE MONSIEUR DIDEROT ?

A PROPOS DE L'HERMAPHRODISME

En ces temps de « guerre des chevelures » où l'on peut voir dans les plus graves journaux la photographie d'un jeune homme à cheveux longs qui semble un Indien découpé dans un roman de Fénimore Cooper et où l'on réédite les œuvres d'un abbé du XVIII^e siècle, séducteur de femmes et travestiste, on discerne une inquiétude pour la moralité des jeunes gens de notre temps. L'hebdomadaire *Candide* écrit : « Tous préfèrent oublier que l'adolescence n'est pas seulement la patrie de l'exéburance et de la liberté, mais aussi celle de l'incertitude anxieuse, de la frustration et des désillusions, marécages travaillés par les fièvres sexuelles que le monde adulte attise et brime à la fois. »

En somme, la hantise de l'Hermaphrodisme réapparaît à toutes les époques : Besoin pour la femme de ressembler à un homme, à l'homme de ressembler à une fille, comme pour répondre au mythe de Platon où l'être humain de la création ignorait cette tragique séparation en deux éléments mâle et femelle — germe de tant de malentendus qui depuis des millénaires nous divisent. C'était là encore un des points de la Religion Cathare à propos desquels l'Eglise s'émut et discerna l'Hérésie.

Avant de nous émouvoir contre les conquêtes de l'Hermaphrodisme et de laisser repousser nos cheveux, voyons ce qu'en pense Diderot qui, de tous les philosophes du Siècle des lumières, apparaît le plus continûment avoir été gouverné par la Raison. Mais laissons-lui la parole :

« *Mlle de Lespinasse*. — L'homme n'est peut-être que le monstre de la femme ou la femme le monstre de l'homme.

« *Bordeu*. — Cette idée vous serait venue bien plus vite encore si vous eussiez su que la femme a toutes les parties de l'homme et que la seule différence qu'il y ait est celle d'une bourse pendante en dehors ou d'une bourse retournée en dedans; qu'un fœtus femelle ressemble à s'y tromper à

un fœtus mâle; que la partie qui occasionne l'erreur s'affaisse dans le fœtus femelle, à mesure que la bourse intérieure s'étend; qu'elle ne s'oblitére jamais au point de perdre sa première forme; qu'elle est aussi le mobile de la volupté; qu'elle a son gland, son prépuce et qu'on remarque à son extrémité un point qui paraîtrait avoir été l'orifice d'un canal urinaire qui s'est formé; qu'il y a dans l'homme, depuis l'anus jusqu'au scrotum, un intervalle qu'on appelle périnée, une couture qui semble être la reprise d'une vulve faufilée; que les femmes qui ont le clitoris excessif ont de la barbe; que les eunuques n'en ont point; que leurs cuisses se fortifient; que leurs hanches s'évasent, que leurs genoux s'arrondissent et qu'en perdant l'organisation caractéristique d'un sexe, ils semblent s'en retourner à la confirmation caractéristique de l'autre; ceux d'entre les Arabes que l'équitation habituelle a châtrés perdent la barbe, prennent une voix grêle, s'habillent en femme, se rangent parmi elles sur les chariots, s'accroupissent pour pisser et en affectent les mœurs et les usages. »

(Citation Diderot — Rêve de d'Alembert — la Pléiade — Œuvres.)

Donc, si le passage d'un sexe à l'autre est si facile, on comprend que l'on résiste mal à la déduction du dépaysement qui porte un garçon ou une fille à entrer gaillardement dans ce no man's land appartenant aux deux sexes, où, renonçant aux apparences du sien propre on revêt toutes celles de l'autre. Les héroïnes de Shakespeare ne procédaient pas autrement, lorsque renonçant à être Rosalinde, elles devenaient Lindor pour entrer plus facilement dans le monde de l'aimé.

*
**

Diderot encore!

Mais puisque Diderot est à la mode, penchons-nous une fois de plus sur ses amusants entretiens entre Mlle de Lespinasse et Bordeu. Bordeu reprend à son compte cette citation d'Horace : *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci*. Le mérite suprême est d'avoir réuni l'agréable à l'utile; la perfection consiste à concilier ces deux points de vue. L'action agréable et utile doit occuper la première place dans l'ordre esthétique; nous ne pouvons refuser la seconde à l'utile; la troisième sera pour l'agréable; et nous reléguons au rang infime celle qui ne rend ni plaisir ni profit.

Mlle de Lespinasse. — Jusque-là, je puis être de votre avis sans rougir. Où cela nous mènera-t-il?

Bordeu. — Vous l'allez voir; mademoiselle, pourriez-vous me dire quel profit ou quel plaisir la chasteté et la continence rigoureuses rendent soit à l'individu qui les pratique, soit à la Société.

Mlle de Lespinasse. — Ma foi, aucun.

Bordeu. — Donc, en dépit des magnifiques éloges que le fanatisme leur a prodigués, en dépit des lois civiles qui les protègent nous les rayerons du catalogue des vertus et nous conviendrons qu'il n'y a rien de si puénil, de si ridicule, de si absurde, de si nuisible, de si méprisable, rien de pire à l'exception du mal positif, que ces deux rares qualités... »

Si nous ne savons pas ce que pense Diderot de l'homosexualité, tout porte à croire qu'il ne l'eût pas sévèrement condamnée. Voyons ce qu'il dit de la « délectation morose » des théologiens dont les manuels diffusés par nos Directeurs nous rebattaient les oreilles, quand nous étions collégiens, en nous menaçant des châtiments de l'Enfer, si nous avions le malheur de nous y livrer...

« *A l'heure où l'essaim des désirs malfaisants
« Tord sur leur oreiller les bruns adolescents.* »

Mlle de Lespinasse. — Nous ne reculerons jamais (devant les déductions à tirer d'une pensée hardie).

Bordeu. — Et les actions solitaires?

Mlle de Lespinasse. — Eh bien!

Bordeu. — Eh bien! Elles rendent au moins du plaisir à l'individu, et notre principe est faux, ou...

Mlle de Lespinasse. — Quoi, Docteur!

Bordeu. — Oui... C'est un besoin et quand on n'y serait pas sollicité par le besoin, c'est toujours une chose douce. Je veux qu'on se porte bien. Je le veux absolument. Entendez-vous? Je blâme tout excès, mais dans un état de société tel que le nôtre; il y a cent considérations pour une, sans compter le tempérament et les suites funestes d'une continence rigoureuse... à s'expédier à la façon du cynique. Caton, qui disait à un jeune homme sur le point d'entrer chez une courtisane : « Courage, mon fils! » lui tiendrait-il le même propos aujourd'hui? S'il le surprenait, au contraire seul, en flagrant délit, n'ajouterait-il pas : cela est mieux que de corrompre la femme d'autrui, ou que d'exposer son honneur

et sa santé?... La nature ne souffre rien d'inutile... Et comment serais-je coupable de l'aider, lorsqu'elle appelle mon secours par les symptômes les moins équivoques? Ne la provoquons jamais, mais prêtons-lui la main dans l'occasion; je ne vois au refus et à l'oisiveté que de la sottise et du plaisir manqué... »

Ne la provoquons jamais, mais prêtons-lui la main dans l'occasion. Voici donc la morale de l'histoire, et prêtons aux agissements de nos contemporains la sagesse et l'indulgence d'un esprit du siècle des lumières.

GÉRARD MEZIERES.

Der Kreis LE CERCLE The CIRCLE

paraît depuis 1932

Revue mensuelle comprenant une partie française, allemande et anglaise

Chaque article n'est publié que dans une seule langue

photographies - dessins

Abonnement pour un an :
50 F (envoi sous pli fermé)

LE CERCLE, case 547, Zurich 22 (Suisse)

Compte de chèques postaux VIII-25 753 Zurich

O N E

Organisation culturelle, éducative et sociale

Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique

*Articles philosophiques et scientifiques,
récits, poèmes, illustrations*

ONE, 2 256 Venice Bd, Los Angeles, 12, California, U.S.A.

Abonnement : 35 F

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

LES EXILÉS

par ROGER FOUCHER.

C'était au retour des vacances. Réunis entre amis, nous venions d'évoquer longuement des souvenirs tout frais, de confronter nos impressions, de nous montrer des photos. La conversation déviant, nous en étions arrivés, on ne sait trop comment, à parler des homophiles mariés. Question délicate et ardue.

Evidemment, l'accord s'était vite établi sur une condamnation sans équivoque de cette attitude. Les arguments contre ne manquaient pas : irreflexion, lâcheté, concession stupide à une morale périmée, sauvegarde illusoire des apparences; la situation aboutissant au malheur de deux êtres, à la ruine d'un foyer difficilement édifié sur des bases viciées. Porte ouverte au chantage, à une rupture inélégante cédant le pas à une solitude bourrée de remords, de vains regrets du temps perdu, vies gâchées, bref à tous les drames.

Nous avons même eu droit à la citation littéraire de rigueur, en l'occurrence une pensée de Shakespeare :

« Le mariage est une sottise faite à deux puis une galère à trois et plus. »

Il s'était bien trouvé parmi nous quelques avocats de la défense plaissant les circonstances atténuantes : mariages précoces d'hommes encore inconscients de leur véritable nature, jeunes gens croyant guérir de ce qu'ils considèrent comme une maladie, une déviation passagère ou un fatal corollaire de l'adolescence. Ces arguments n'avaient pu influencer le jugement rendu par l'aréopage.

La discussion devenue pesante alourdissait l'atmosphère de détente, la joie que nous rapportions de nos séjours d'été.

— A peine rentrés, nous voici déjà plongés dans les problèmes graves, remarqua quelqu'un avec une pointe d'amertume. A ce moment, Guy, un conciliateur né qui aurait fait une brillante carrière dans la diplomatie, sauva la réunion de l'ennui menaçant en assurant une transition médiatrice :

— Qui peut se permettre de juger qui? observa-t-il fort

à propos. Nous devrions, puisque nous sommes reposés et détendus, profiter de cet état euphorique pour montrer plus de compréhension. Pourquoi ne pas nous rappeler qu'hier encore nous étions des touristes et voir les choses avec les mêmes yeux, garder le sourire béat de la curiosité satisfaite?

Afin d'établir un lien entre notre état de vacanciers et la rentrée, je vais vous livrer quelques observations récentes. Je me rendais en Italie. En gare de Nice monta dans mon compartiment une dame fort âgée, outrancièrement fardée, ridiculement coquette, portant pantalon, accompagnée d'un grand chien ainsi que d'un jeune nègre immense, descendant en ligne droite du Colosse de Rhodes.

La vieille dame et le chien prirent possession de la banquette tandis que l'Apollon-boxeur s'inscrivait à grande peine dans le cadre de la porte accédant au couloir qu'il obstrua complètement de sa masse.

Aussitôt assise, la dame se mit à psalmodier une litanie agressive à l'endroit de son compagnon de voyage. C'était une grêle de reproches à propos de fautes vénielles sur des sujets domestiques mineurs.

Subjugué par le débit intarissable, le bahut sénégalais écoutait, placide. De temps à autre, il lâchait une vague approbation, montrant par-là qu'il suivait la pensée de sa persécutrice et reconnaissait le bien-fondé des griefs formulés contre lui.

Loin de calmer la dame acariâtre, cette passivité d'enfant pris en faute attisait sa verve. Le ton montait en proportion inverse de l'importance des faits reprochés; plus il devenait virulent et rageur, plus le Noir se détendait. Il ouvrait de grands yeux clairs et purs tandis qu'un bon sourire attestait de son innocence. Il donnait l'impression de prendre progressivement conscience de son ignominie, de s'en repentir et promettre de s'en corriger.

Pour détourner mon attention de cette scène fastidieuse et grotesque, j'examinai ce couple étrange qu'un demi-siècle et des caractères opposés séparait. Je me demandais quel lien de parenté l'unissait. Le Noir pouvait être un filleul, un fils adoptif de la harpie.

La révélation me fut fournie à la frontière. L'homme ne retrouvait plus ses papiers et le policier-contrôleur se montrait inflexible, menaçant de le faire descendre du convoi. Aux remarques peu amènes de l'agent, la dame ajouta les

siennes encore moins aimables. Alors le Nègre qui tremblait, s'énervait dans ses recherches, finit par avouer :

— Tu m'as tellement abruti en partant que je ne sais plus où je les ai mis.

La mégère s'en prit alors au fonctionnaire :

— Mais Monsieur, il est inadmissible que je puisse passer et non mon mari. Je réponds pour lui.

Bien entendu, cette considération ne servait à rien.

Heureusement, les papiers farceurs furent découverts et les tourtereaux purent sans encombre poursuivre leur route. Je me perdais en conjectures sur la forme d'amour existant entre ces êtres si dissemblables et me dis, avec une prudente philosophie, que le monde est un amalgame de bizarreries où la réalité individuelle dépasse la fiction collective...

A San-Remo, un spectacle nouveau estompa ce mélodrame. Nous venions de prendre place dans la grande salle d'un restaurant réputé et n'avions pas encore fini d'admirer le décor d'un goût très sûr lorsque entra un groupe agité et bruyant.

De ces nouveaux arrivants, un couple qui avait dû servir de modèle à Dubout se détachait nettement : petit bonhomme veste à la main, larges bretelles retenant mal un pantalon en accordéon. Le minus accrochait péniblement son bras demeuré libre à celui d'une matrone qui, vue de dos prenait l'aspect d'une tortue verticale géante.

Il était facile de reconnaître en eux des commerçants venant au restaurant le jour de fermeture de leur boutique. Ils étaient connus des serveurs qui les accueillirent fort aimablement, surtout la dame traitée avec une respectueuse familiarité, à grands renforts de « Signora Rosetta » emphatiques soulignés de courbettes et de révérences à angles droits.

Je ne tardai pas à avoir l'explication de ces égards. A table la Signora Rosetta n'était plus une tortue pousive mais une émule de Gargantua. A elle seule, elle dévora la moitié des plats copieusement servis pour cinq personnes.

Le mari qui, pourtant, devait connaître l'appétit féroce de sa « moitié », essayait néanmoins de l'endiguer. A chaque fois qu'elle se servait, il coulait vers elle un regard implorant, s'exclamant d'une voix fluette et fêlée :

— Oh! Rosetta! Rrozetta!

L'Ogresse le toisait d'un œil charbonneux tout en conti-

nuant à s'empiffrer. Le nabot, provisoirement résigné, se remettait à picorer quelques miettes dans son assiette.

A la fin du repas qui aurait fait les délices d'un village hindou en période de disette, la Signora Rosetta daigna se montrer satisfaite et complimenta le maître d'hôtel. Le gracieux ménage gagna la sortie, le mari atterré suivant son corbillard à victuailles.

Ces anecdotes n'auraient aucun intérêt si je ne vous contais la suite... Le soir même, je rencontrai assis sur un banc de square le mari de la Signora Rosetta et le Nègre du train en conversation aimable et intime. Peut-être espéraient-ils une diversion, voire une compensation à leurs communes désillusions?

Ils me firent penser à deux exilés victimes d'une société incompréhensive.

Et mon indulgence va aux exilés de toute espèce.

ROGER FOUCHER.

DOCTEUR VALENSIN

LA PROSTATE

Ne manquez pas de lire cette véritable histoire de la prostate..., vous vous instruirez et vous vous amuserez

Ed. Jeune Parque — 9 F

ENTRE LES LIGNES

DU COTÉ DE CHEZ ANATOLE FRANCE

Chers cousins d'*Arcadie*,

La brillante traduction — si pleine de suc et riche des parfums de ce siècle que Balzac, justement, a baptisé, par opposition au « Grand », le « Bon siècle » — qu'a donnée, en ces colonnes, l'aimable plume, et fraternelle, de Marc Daniel, pour *Fanny Hill*, m'incite, en cette après-midi de Pentecôte soleilleuse, à vous parler une fois encore de mon bon maître : le père France.

Je dis « une fois encore », car ceux de vous qui me font, soit désœuvrement ou charité, l'amitié de bien vouloir me lire, se rappellent sans doute que j'ai déjà, il y a quelques années, évoqué en *Arcadie* le débonnaire auteur des *Coignard* et des *Bergeret*. C'était de l'homme que je parlais pour lors, et de sa bienveillante humanité à notre endroit. Aujourd'hui, simplement, mon propos sera, si vous me le permettez, de rapporter une page d'un de ses romans (et non des moindres) où, soit distraction ou fantaisie, il s'est oublié jusqu'à évoquer, à sa façon cursive, les tentations d'en face. La chose est rare; et, comme vous allez le voir, elle fait penser au texte dont je vous disais un mot à l'instant : celui de *Fanny Hill*, dans sa version Daniel.

Quand les dieux avaient soif.

Les dieux ont soif, nul de vous, je l'espère, n'en ignore, c'est un roman où l'auteur du « *Petit Pierre* » s'attache à peindre un tableau de violences et d'insanités, répugnant à ses goûts intimes, celui de la Révolution. Je veux dire : la grande, la vraie, l'unique, celle qui, partie des événements qui libérèrent sept fous en un jour de juillet, se termina sur ceux qui, en un jour de brumaire, libérèrent un autre fou, un seul... mais quel fou!

Or, le chapitre XXI^e de l'ouvrage commence par un récit qui, cousins, nous concerne.

Julie Gamelin y rend visite, incognito, en tapinois, à son amant embastillé au Luxembourg (tant il est vrai que seules changent les bastilles) ; pour ce faire, elle se travestit en jeune premier apétissant. Laissons parler le papa France :

« Cependant, Julie Gamelin, vêtue de son carrick vert bouteille, allait tous les jours dans le jardin du Luxembourg, et là, sur un banc, au bout d'une allée, attendait le moment où son amant paraîtrait à une des lucarnes du palais. Ils se faisaient des signes et échangeaient leurs pensées dans un langage muet qu'ils avaient imaginé. Elle savait par ce moyen que le prisonnier occupait une assez bonne chambre, jouissait d'une agréable compagnie, avait besoin d'une couverture et d'une bouillotte, et aimait tendrement sa maîtresse.

« Elle n'était pas seule à épier un visage aimé dans ce palais changé en prison. Une jeune mère près d'elle tenait ses regards attachés sur une fenêtre close et, dès qu'elle voyait la fenêtre s'ouvrir, elle élevait son petit enfant dans ses bras au-dessus de sa tête. Une vieille dame, voilée de dentelle, se tenait de longues heures immobile sur un pliant, espérant en vain apercevoir un moment son fils qui, pour ne pas s'attendrir, jouait au palet dans la cour de la prison, jusqu'à ce qu'on eût fermé le jardin.

« Durant ces longues stations sous le ciel gris ou bleu, un homme d'un âge mûr, assez gros, très propre, se tenait sur un banc voisin, jouant avec sa tabatière et ses breloques, et dépliant un journal qu'il ne lisait jamais. Il était vêtu à la vieille mode bourgeoise, d'un tricorne à galon d'or, d'un habit zinzolin et d'un gilet bleu, brodé d'argent. Il avait l'air honnête; il était musicien, à en juger par la flûte dont un bout dépassait sa poche. Pas un moment il ne quittait des yeux le faux jeune garçon, il ne cessait de lui sourire et, le voyant se lever, il se levait lui-même et le suivait de loin. Julie, dans sa misère et dans sa solitude, se sentait touchée de la sympathie discrète que lui montrait ce bon homme.

« Un jour, comme elle sortait du jardin, la pluie commençant à tomber, le bon homme s'approcha d'elle et, ouvrant son vaste parapluie rouge, lui demanda la permission de l'en abriter. Elle lui répondit doucement, de sa voix claire, qu'elle y consentait. Mais, au son de cette voix, et averti, peut-être, par une subtile odeur de femme, il s'éloigna vivement, laissant exposée à la pluie d'orage la jeune femme,

qui comprit, et malgré ses soucis, ne put s'empêcher de sourire. »

Nul de vous, cousins, j'en suis sûr, n'approuvera le monsieur à l'habit zinzolin et au trop exclusif parapluie rouge : la galanterie est chose très arcadienne. Et nous tous, Arcadiens à part entière, ou Bédiens à demi-part, savons trop que, faute d'accorder toujours ce qu'on appelait jadis « la courtoisie » aux dames, nous nous devons de leur concéder les rudiments d'une civilité « puérile et honnête ». Si ceci, certes, ne passe point cela, donner ceci peut à tout le moins excuser de ne donner point cela.

N'empêche, au reste, que ce qui, dans ce court texte — le seul à ma connaissance, où France ait abordé (disons plus simplement : effleuré) nos tristes problèmes —, s'achève par un mot qui est, à lui seul, tout une leçon de sagesse : le mot « sourire ».

Etre payé par un sourire, cousins, même nacré d'ironie, même zébré d'un furtif dédain, n'est-ce pas être payé, tout bien pesé, d'un peu d'humaine compréhension ?

Puissent donc, décidément, les leçons du père France être entendues au siècle de Bardot!...

Telle est la grâce qu'en vous quittant vous souhaitez, et se souhaite à lui-même,

Votre cousin de Bédote,

JACQUES FRÉVILLE.

ROGER PEYREFITTE

UN AMOUR

A paraître le 15 janvier 1967

Commandez-le — Ed. de luxe

LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

LETTRES D'OSCAR WILDE (1)

Un événement, une révélation, une émotion, c'est ce que constitue la publication d'une grande partie des lettres — 1 063 exactement — écrites par Oscar Wilde aux siens, à ses amis, à ses relations, à ses éditeurs tout au long de son existence. On peut dire que cet énorme travail de recherche — encouragé par Vyvyan Holland, son fils — tant pour rassembler les documents eux-mêmes, éparés en de nombreuses mains, que pour les éclairer par de multiples annotations, dont nous sommes redevables à Rupert Hart-Davis, vient, enfin, satisfaire notre légitime curiosité. Cette publication concerne un grand poète et un auteur de comédies célèbres toujours jouées, mais aussi le martyr de l'homophilie dans les temps modernes.

Cette confession au jour le jour, au fil d'une correspondance point destinée à la publication, est à l'image de son auteur — né à Dublin en 1854 — pleine d'esprit, de charme, de paradoxe; pour une grande part, de tragique aussi, à partir des procès, de l'incarcération et de l'impossible remontée à la surface jusqu'à sa mort, à Paris, le 30 novembre 1900, à l'âge de quarante-six ans. Histoire bouleversante que pas un homme, à plus forte raison aucun arcadien ne devrait ignorer; en s'en approchant jusque dans les détails, on connaît une joie de la plus haute qualité et la communion avec une épreuve imméritée, aux retentissements infinis, analysée avec une lucidité cruelle, qui a brisé un talent et une vie.

La plupart des livres pourraient ne pas paraître: ce serait sans inconvénient. Cet ouvrage, à l'inverse, est du très petit nombre dont l'intérêt est capital, une source à laquelle on ne finira jamais de se reporter. En effet, si l'on était informé des grandes lignes de la vie d'Oscar Wilde, on se posait néanmoins de multiples « pourquoi » et « comment », hésitant sur l'interprétation à donner à tel fait, telle idée ou tel jugement. En somme, jusqu'ici, on le connaissait mal, parce que seulement de l'extérieur. Avec ses *Lettres*, c'est en lui-même que nous pénétrons, dans l'intimité et la libre expression de ses pensées et de ses sentiments. Il en sort incroyablement grandi:

(1) Deux forts volumes avec introduction et notes de Rupert Hart-Davis, traduits de l'anglais par Henriette de Boissard, avec documents photographiques (Ed. Gallimard, 1300 pages, 74 F).

le brillant causeur, le dandy adulé des salons, le charmeur des salles de conférences, sur lequel on pouvait se faire illusion, montra, quand l'épreuve fut venue, quelle était sa véritable étoffe et à quelle profondeur il pouvait atteindre.

A noter que les vers reproduits sont ceux de la traduction de notre ami regretté Guillot de Saix, qui fut le français le mieux informé de tout ce qui se rapporte à Oscar Wilde et à son œuvre.

Le premier tome réunit les lettres, dans l'ordre chronologique, écrites d'Oxford (1875-1878) alors qu'il était étudiant à Magdalen College et touriste en Grèce, de Londres (1879-1881), d'Amérique (1882) où il donna des tournées de conférences, de Londres à nouveau (1883-1895) avec quelques mois à Paris, où il rencontra Victor Hugo, Verlaine, Mallarmé, les Goncourt, notamment. C'est en 1891 qu'entra dans sa vie l'homme qui allait être son inspirateur et son mauvais génie, Lord Alfred Douglas — né en 1870 — qu'il appelle Bosie: « Vous êtes l'atmosphère de beauté à travers laquelle je vois la vie, vous êtes l'incarnation de toutes les choses adorables. »

Avec le tome II, l'intérêt croît encore car l'heure de l'épreuve et du sacrifice va sonner comme un glas. Il écrivait à son ami, à l'aube de ces jours sombres: « Tout grand amour comporte une tragédie et c'est maintenant le tour du nôtre... Nos âmes étaient faites l'une pour l'autre et, en connaissant la vôtre par l'amour, la mienne a surpassé mille maux, a compris la perfection et pénétré dans la divine essence des choses. »

Accusé d'actes répréhensibles tombant sous le coup de l'Acte d'amendement à la Loi Criminelle de 1885, il fut condamné, le 25 mai 1895, à deux ans de prison avec travaux forcés. Une pétition remise à la reine Victoria pour demander sa libération anticipée n'aboutit pas; hélas! presque tous les écrivains français notables dont Sardou, Zola, Coppée et Jules Renard refusèrent de la signer; de l'autre côté, Bauer et Octave Mirbeau attaquèrent avec courage, dans la presse, la barbarie de la condamnation.

La lettre à Alfred Douglas, écrite de janvier à mars 1897, publiée en 1949 sous le titre *De Profundis*, est reproduite ici avec des passages inédits. Elle constitue un inventaire lucide de cette « funeste et lamentable amitié » terminée dans la ruine et l'infamie publique. C'est un réquisitoire précis et motivé: « vous aviez été pour moi destructif », un lien détestable et ruineux. Il lui reproche son indifférence, son insensibilité, sa prudence, son silence, dans les circonstances qui ont accompagné et suivi sa chute, mais il ne lui refuse pas son pardon.

Il analyse toutes les faces de sa souffrance et écrit des pages définitives sur la valeur rédemptrice de la douleur. Le souvenir de sa femme et de ses deux fils, dont il est légalement séparé, le hante et le crucifie.

Le Nouveau Testament qu'il lit en grec lui inspire des méditations d'une réelle profondeur: « Le moment du repentir est le moment de l'initiation... Là où il est de la douleur, c'est terre sacrée. »

Il évoque l'éternel silence, la faim, les nuits sans sommeil, la cruauté, l'abominable mode de vie de la prison; sitôt libre, sur la base de ses observations, il va s'employer à susciter une réforme pénitentiaire.

Dès sa libération, il gagne la Normandie et réside à Berneval-sur-Mer : « Je me sens ressuscité d'entre les morts. » Là, il reverra — et plus tard, aussi, à Naples, Bosie, mais, s'il l'aime encore, leurs vies seront irréparablement séparées car la vie est impossible avec cette « personnalité envoûtante, irritante, destructive, enchanteresse », toujours dans l'état d'impécuniosité. Le poète va se débattre jusqu'à sa dernière heure dans de continuel et épuisants soucis d'argent, « le plus sordide et vorace des besoins ».

Après des séjours à Naples dans les années 1897 et 1898, il va résider presque constamment à Paris mais ce ne sera pas pour une résurrection. « A partir du moment où les forces du monde commencent à persécuter quelqu'un, elles ne le lâchent plus... J'ai perdu le ressort essentiel de l'art et de la vie : la joie de vivre. Après tout ma vie fut merveilleuse; je la crois finie. » Son existence matérielle sera extrêmement difficile et il doit s'abaisser à demander continuellement des subsides à ses amis.

« Je ne peux supporter de vivre seul et si les gens de lettres sont charmants pour moi lorsqu'ils me rencontrent, nous nous rencontrons rarement. J'ai pour compagnons ceux que je puis avoir et il est certain que je dois payer ce genre d'amitiés, encore que je sois tenu de dire qu'elles ne sont ni exigeantes ni chères. » Et nous lisons, revenant comme un leit-motiv ces réflexions désolées : « Je mène une vie très ordinaire... ma vie est plutôt monotone. Je ne puis me pavaner ni m'afficher : je n'ai pour cela ni l'argent, ni les vêtements nécessaires..., mon âme est avilie par des anxiétés sordides. C'est une triste fin pour moi qui étais habitué à la pourpre et à l'or... Je ne me crois plus capable d'architecture intellectuelle : je n'ai que des lubies, des lueurs d'inspirations... Je vis maintenant d'échos, ayant peu de musique en moi. »

Le ressort moral est brisé, la carcasse ne va plus résister longtemps. Une affection de l'oreille — dont il avait commencé à souffrir en prison — otite suppurante et méningite allait l'emporter.

Il résidait alors, à l'Hôtel d'Alsace, rue des Beaux-Arts, et ses amis les plus fidèles : Robert Ross, Reginald Turner, Frank Harris — avec qui il avait toujours régulièrement correspondu — l'entouraient au long de la dernière semaine de lutte atroce et d'agonie.

Comme il l'avait demandé bien avant de tomber malade, il reçut le baptême et l'extrême-onction, récitant avec ferveur les actes de contrition, de foi, d'espérance et de charité, à la suite du père passionniste qui l'assistait. (A plusieurs reprises au cours de son existence, il avait songé à se convertir au Catholicisme, après une audience du pape Léon XIII, notamment.) Il mourut le 30 novembre 1900. Un témoin de sa fin écrit que, malgré le regret de ceux qui ont apprécié ses merveilleuses facultés et le chagrin de ses amis, sa mort fut « pour le mieux ». En effet, deux choses lui étaient absolument

nécessaires, le contact avec les agréments de la vie et une haute position sociale. Cela lui était devenu interdit et il avait dû mener une vie de bohème qui détonnait avec son génie et son tempérament. Néanmoins, il n'en voulut jamais à personne et ne blâma que lui-même de ses propres désastres.

Son cercueil, recouvert d'une couronne de lauriers à laquelle étaient attachés les noms de ses amis, fut conduit à Saint-Germain-des-Prés et, de là, au cimetière de Bagneux. Ce ne fut qu'en 1909 que ses restes furent déposés au Père Lachaise, sous le monument d'Epstein qu'une main arcadienne vient fleurir chaque année. Sa tombe porte ses propres paroles :

Et pour lui des larmes étrangères empliront
L'urne depuis longtemps brisée de la pitié
Car ses pleureurs seront les rejetés
Et les rejetés toujours pleurent.

ROBERT AMAR.

JAMES LEO HERLIHY

UN COW-BOY DE CHARME

« bien agréable à lire »

Ed. Stock — 15 F

ARCADIENS DE FRANCE ET D'ITALIE !

La première traduction en EUROPE...

EDWIN FEY

« *ESTATE E SODOMA* »

*La bouleversante histoire de la vie homophile
des jeunes Américains*

Prix : 1 500 livres (20 % de remise aux Arcadiens)

TORINO LIBRI

LO SCORPIONE

Corso Vittorio Emanuele, 94 — TORINO — Italia

(ENVOI SOUS PLI FERMÉ)

Cet extraordinaire ouvrage
est pour le moment édité en langue italienne

LE SHAKER

RESTAURANT

6, PASSAGE BRADY — PARIS - X^e

(Entrée : 20-22, boulevard de Strasbourg)

Métro : Strasbourg-Saint-Denis

Tél. : BOT. 22-04

Anciennement JACQUES de l'Incognito et du Léopold

— 534 —

HOTEL RÉSIDENCE **

STUDIOS GRAND CONFORT

Ascenseur — Téléphone dans toutes les chambres

30, rue de Maubeuge, Paris-9^e — Tél. : 878-44-82

(Métro : N.-D. de Lorette - Cadet - Lepelletier)

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)

DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LE RELAIS DE L'ETOILE

HOTEL **

Bon accueil dans un cadre sympathique

8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI^e)

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Etoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17^e

Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

Réservez votre table

PARKING GRATUIT ASSURÉ